

EMMANUEL CHASTELLIÈRE

CÉLESTOPOL

Libretto

© Libella, Paris, 2019.

ISBN : 978-2-36914-496-0

Pour K. et L.

C'est en vain que le rêveur fouille,
comme la cendre, ses rêves anciens,
cherchant dans cette cendre ne fût-ce
qu'une braise, pour lui souffler dessus
et, par un feu renouvelé, réchauffer
un cœur qui s'éteint, ressusciter en lui
ce qui lui fut si cher, ce qui l'émouvait
tant, ce qui faisait bouillir son sang,
lui arrachait des larmes, et l'abusait si
somp tueusement !

FIODOR DOSTOÏEVSKI
Les Nuits blanches



Face cachée

1913

La porte de la cabine s'ouvrit dans un chuintement étouffé.

– Billet, s'il vous plaît.

Anton releva distraitemment la tête, encore sous le coup du décollage du traversier-obus. Tout en bas, dans l'étage réservé aux passagers les plus modestes, l'odeur de poudre se révélait vite entêtante.

Le jeune homme saisit son portefeuille et en extirpa tant bien que mal le précieux bout de papier. Le contrôleur considéra avec curiosité le fatras de notes et d'articles découpés à la hâte avant de poinçonner le billet. Ses moustaches s'éti-rèrent dans un étrange rictus.

– Moi qui pensais que votre portefeuille était plein de roubles!

– Parlez-en à ma rédactrice en chef! répliqua Anton.

– Gratte-papier? fit le contrôleur en lui rendant son billet. Attiré par l'odeur du sang?

Le jeune homme ne tiqua pas. La plupart des gens n'avaient pas une très haute opinion des journalistes, trop souvent accusés de détourner la vérité dans le seul but de vendre leurs feuilles de chou.

– Et on vous envoie à Célestopol? renchérit le contrôleur. Vous en avez de la chance.

Instinctivement, Anton se retourna vers le hublot le plus

proche. Il avait accepté de payer un peu plus cher pour se retrouver côté fenêtre, mais il était de toute façon seul dans sa cabine. Anton savait pertinemment que la Terre se trouvait derrière eux et ne chercha même pas à la voir. Quitte à se tordre le cou, le jeune homme préférait contempler les ténèbres piquetées d'étoiles, mais surtout la Lune, orbe gris criblé de cratères qui n'avait cessé de grossir, encore et encore, au point de dévorer désormais la moitié des cieux.

– Vous estimez ne pas avoir de chance à travailler sur cette ligne? demanda Anton, sincèrement curieux.

Le contrôleur haussa les épaules.

– Ma foi, on s'habitue à tout. Je me souviens de notre premier alunissage sur le cosmodrome, j'étais déjà content d'être en vie! Depuis, j'ai dû faire une soixantaine d'allers-retours, même si d'habitude il n'y a pas autant de monde à bord.

Anton hochâ la tête sans mot dire. Tous les passagers ou presque se rendaient à Célestopol pour la même et unique raison : assister aux dernières régates de la Coupe de l'Empereur. Mais la plupart des voyageurs habituels étaient des ouvriers. La cité lunaire était vorace. Elle ne demandait pas, elle exigeait. Ironiquement, les automates qui l'habitaient aussi n'avaient pas encore remplacé toute la main-d'œuvre dont la ville avait besoin pour assurer son train de vie à nul autre pareil. Conduits immédiatement dans ses entrailles pour en graisser les rouages, les ouvriers n'assisteraient pas aux régates et ne verraient peut-être même pas les rues de la cité.

Le contrôleur s'était éloigné, laissant Anton sur sa banquette en bois. Il n'aurait pas dû mais il ne put s'empêcher de se lever à demi pour mieux voir. L'instinct? C'était comme s'il avait su que la cité était désormais en vue. Quelques cris émerveillés se firent entendre, malgré les cloisons de bois cossues destinées à tout étouffer. Anton lui-même avait lu bien sûr de nombreux articles, poèmes ou même romans

vantant la grandeur de Célestopol, mais rien n'aurait pu le préparer à ce spectacle.

Le journaliste passa la tête hors de la cabine et suivit des yeux le doigt pointé par le contrôleur, indiquant à deux hommes l'emplacement de la cité. Se collant à son propre hublot, Anton repéra aussitôt l'étrange perle qui brillait sous le soleil, au cœur de la mer des Pluies.

À l'ombre des contreforts de la chaîne des Apennins et du barrage retenant les réserves quasi infinies de sélénium de la province impériale, un gigantesque dôme de verre et d'acier protégeait la ville, ses canaux, ses flèches, ses palais oubliés et ses grands magasins, dans une farandole de lumières. Le jeune homme avait presque l'impression de pouvoir distinguer les trois canaux qui la divisaient. Mais il savait que c'était une illusion, une simple lubie de son esprit, pressé de prendre quelques heures d'avance. Peut-être que les voyageurs de l'étage supérieur pouvaient se servir d'une lunette mise gracieusement à disposition, mais ce n'était pas le cas ici-bas. À cette distance, il leur était encore impossible d'admirer les coupoles ambrées et les ponts élancés de la ville. Mais il lui suffisait d'un peu de patience.

Après tout, il avait toujours rêvé de cette destination.

Le jeune homme ouvrit sa serviette en cuir fauve, qui elle aussi débordait de documents divers. Il devait justement préparer son arrivée. Mais avant toute chose, il était temps d'envoyer un télégramme à sa rédactrice en chef. Il glissa ses affaires dans le rangement prévu à cet effet sous son siège et quitta une cabine prévue pour deux.

Le poste télégraphique se trouvait au premier étage, l'un des seuls points où les gens venus de tous horizons avaient l'occasion de se croiser, l'endroit abritant également un compartiment restauration et un accès direct à l'escalier menant au poste de pilotage. Ici, pas de hublot, mais des vitreries donnant encore et toujours sur le vide stellaire. Seuls quelques

passagers de première classe étaient en train de déjeuner dans la salle. Le jeune homme espérait que l'employé du télégraphe soit quant à lui derrière son comptoir.

Par chance, c'était bien le cas.

Anton s'apprêtait à s'engager sur le tapis de velours vert encadré de poteaux de cuivre quand un tourbillon de crinoline le prit de vitesse sans même lui accorder un regard. Interdit, le jeune journaliste voulut faire savoir à la malotru que'il s'était présenté là le premier, mais il se contenta de se racler la gorge. Il ne put s'empêcher de noter que sa tenue semblait du dernier chic, entre ses jupons et sa veste gris souris à la coupe ajustée. Son examen se poursuivait encore quand la jeune femme empressée se retourna vers lui. De toute évidence, il ne s'était pas montré très discret.

Le regard améthyste de la jeune femme brillait à l'ombre de son chapeau à larges bords.

– Un problème, monsieur? Je vous ai vu observer le restaurant, je ne pensais pas que vous étiez si pressé d'envoyer un message...

– Mais je n'ai rien d...

La jeune femme se racla la gorge à son tour, comme pour lui signifier qu'elle n'était pas dupe et Anton esquissa un sourire timide.

– Très bien, je l'admets, j'ai été quelque peu surpris par votre arrivée, concéda-t-il. Mais allez-y, j'ai tout mon temps.

– Merci.

La jeune femme pivota sans attendre et s'approcha d'un pas décidé de l'opérateur du télégraphe. Anton resta sage-ment à sa place, patientant derrière la ligne. Il se demanda ce que cette demoiselle pouvait bien faire ici, visiblement seule. À qui elle pouvait bien écrire... Son père? Un amant? Il y avait quelque chose dans sa voix qui s'apparentait à un accent, mais elle avait immédiatement opté pour le russe et prononcé chaque mot à la perfection. Presque trop bien

d'ailleurs, se dit-il. Lui avait trop souvent tendance à laisser facilement paraître son accent ukrainien.

Plusieurs fois, la jeune femme lui jeta un coup d'œil en biais tout en dictant son message. Anton s'empourpra. S'il avait vraiment voulu tendre l'oreille, il aurait sans doute pu deviner la teneur du télégramme, mais l'idée de lire sur ses lèvres lui paraissait tout à coup bien plus... appétissante. Concentre-toi, Anton.

Il avait aspiré à la carrière de journaliste depuis que son père instituteur lui avait appris à lire le soir au coin du feu, avant même d'avoir l'âge d'entrer en classe. Il s'était passionné pour les récits d'aventures de grands explorateurs, avait dévoré les comptes rendus de batailles à l'autre bout du monde... Anton ne comprenait toujours pas pourquoi sa rédactrice en chef l'avait choisi pour un tel voyage alors que sa carrière débutait à peine, mais il n'avait aucune intention de gâcher cette chance.

– La place est libre.

Le jeune homme cligna des yeux et il lui fallut quelques instants pour se reprendre. Il n'était ni dans les bureaux du journal à Moscou ni déjà arrivé à Célestopol, mais bien dans un obus de fer lancé à cinq mille kilomètres par heure dans l'espace, nez à nez avec une jeune femme dont il ne connaissait toujours pas le nom.

Mais qui le regardait maintenant avec une expression plus amusée que contrariée.

– Vous êtes cocasse. Ce voyage est à mourir d'ennui pour le moment – elle désigna du menton le bar du restaurant de l'autre côté. Venez me retrouver après votre message. Nous pourrons boire un café ensemble.

Anton ouvrit la bouche pour répondre mais, la jeune femme, déjà à bout de patience, lui lança un dernier regard en soupirant.

– Je me prénomme Tuppence. Tuppence Abberline.



Moins de vingt minutes plus tard, surmontant ses hésitations, Anton avait donc rejoint la jeune femme. Il avait préféré commander un cognac plutôt que de prendre un simple café et c'était une double erreur. Non seulement le verre était bien trop cher pour lui, mais boire de l'alcool n'allait pas impressionner quelqu'un comme elle ou lui donner une allure plus virile à la lumière tamisée du restaurant. Il n'avait en tout cas pas eu besoin de se demander longtemps quel âge Tuppence pouvait bien avoir en l'observant de plus près, car la jeune femme lui raconta une bonne partie de sa vie : son éducation anglaise, sa lointaine ascendance indienne qui lui donnait ce teint à part et cette voix fleurie, son aversion pour le thé et surtout la manière dont elle était devenue une véritable experte en codes secrets, travaillant même pour l'armée britannique pendant quelques mois.

– Et vous vous rendez à Célestopol pour?... demanda finalement Anton, entre deux silences aussi courts que rares chez son interlocutrice.

– Comme vous, pour le travail, malheureusement.

– Seule ?

Le sourire de la jeune femme était toujours amusé, mais son regard s'était durci.

– Allons, nous sommes au xx^e siècle, Anton. Je peux vous appeler Anton ? Nous sommes en route pour la Lune. Ce n'est plus le monde de votre grand-père qui avait besoin de trois mois pour traverser l'Atlantique.

– Mon grand-père n'a jamais...

Cette fois, Tuppence rit de bon cœur. Anton sourit intérieurement. Il lui était facile de paraître gauche et naïf. Parfois, cela pouvait se révéler très utile dans sa profession.

– Vous m'avez comprise – elle se pencha en avant avec

une mine de conspiratrice et mit volontairement une main gantée de blanc devant sa bouche pour accentuer son effet. Je ne devrais pas vous le dire, mais... c'est le duc de la ville qui m'a engagée. Enfin, sans doute l'un de ses conseillers, mais c'est du pareil au même.

– Mais qu'est-ce que le duc peut bien vous vouloir ? demanda Anton avec une curiosité non feinte.

La jeune femme se redressa bien droite sur son fauteuil et son sourire s'élargit.

– Ça... Cherchez donc. Vous êtes journaliste après tout !

– Mais vous savez que je ne suis pas là pour le duc.

Cette fois, Tuppence se leva et rajusta son jabot de dentelle, dont la blancheur ne faisait que souligner davantage son teint plus mat que tous les autres passagers du vol.

– Laissez-moi deviner, c'est votre première visite à Célestopol, n'est-ce pas ? – devant son hochement de tête silencieux, elle ajouta : Alors vous comprendrez très vite que là-haut, dans cette ville, tout est lié au duc.

Plus tard, alors que le jeune homme, encore barbouillé par l'alunissage, récupérait de haute lutte sa malle, il se souvint des paroles de la jeune femme. Elle l'avait abandonné dans le restaurant avant même qu'Anton ait eu vraiment l'occasion de faire parler son charme et il ne l'avait pas revue de tout le voyage. Après tout, peu importe ses origines, elle faisait partie des voyageurs de première classe et le petit journaliste n'avait pas dû réussir à l'amuser au point de lui donner envie de faire un tour chez les indigents. Tant pis. Il avait de toute manière largement de quoi occuper son esprit.

Le chaos régnait sur le quai du cosmodrome encore baigné de brume chaude, mais Anton comprit aussitôt ce que Tuppence avait voulu dire au sujet du duc : Nikolaï était partout. Une statue de bronze le représentant dominait le parvis de la gare, des affiches à la gloire de son équipage étaient collées un peu partout sur les baies vitrées et la moitié des gens

éparpillés autour d'Anton le mentionnaient à un moment ou à un autre... Après tout, de Mien'sk' à la Nouvelle-Zemble, tous les Russes connaissaient le duc.

Malgré tout, il réussit à l'oublier en montant à bord de l'une des navettes fluviales traversant le canal de l'Amirauté, qui séparait Anton de sa première destination, une petite pension que sa rédactrice en chef, Svetlana, avait accepté de lui payer. Anton ne comprenait pas comment leur embarcation ne s'enfonçait pas dans la brume dorée dont les tourbillons diaphanes agitaient ces flots insondables, mais c'était pourtant le cas. Distraitement, il chercha des yeux Tuppence, mais la jeune femme n'était pas montée avec lui, au contraire de trois dodos et leur dresseur. Peut-être avait-elle pris le précédent, peut-être était-on venu la chercher... les solutions ne manquaient pas et Anton s'assit sur sa malle et se contenta d'admirer le paysage. La cité était finalement encore bien plus impressionnante ici-bas que vue depuis l'espace. À chaque arrêt, le pilote égrenait les stations : Nevski, Ratcha, Salomon...

Le jeune homme savait qu'il devait descendre à la quatrième et se faufila tant bien que mal entre deux habitants de la cité qui justement discutaient des derniers résultats de la Coupe.

Anton réussit à rejoindre le quai sans lâcher son chapeau, ce qui constituait déjà un véritable exploit. Un plan de la ville dans une main et la poignée de sa malle dans l'autre, il s'enfonça dans les rues.

Enfin, il reconnut la pension et s'approcha de la porte d'entrée. Si la façade baroque avait perdu depuis longtemps de sa superbe, l'intérieur se révéla très propre et sentait la cire d'abeille. Pour le ménage, on conservait souvent des domestiques humains, mais Anton fut très étonné de se voir accueilli par un automate.

– Bienvenue à la pension Kirov. Que puis-je faire pour vous être utile?

À en juger par son apparence et son vocabulaire limité à son domaine professionnel, il s'agissait d'un modèle assez ancien, mais Anton n'avait guère l'habitude de croiser de telles créatures, y compris à Moscou même. En bas, on préférait de vraies machines. Pour les champs, les entrepôts ou les bourniers de la guerre. Mais ici, pas de jardins, pas de champs de bataille. Le jeune homme eut besoin de quelques minutes pour s'habituer à son interlocuteur mécanique, soulagé de se retrouver seul dans le hall.

– Ce soir, le théâtrophone vous propose une retransmission en direct du *Roi d'Ys* d'Édouard Lalo depuis l'opéra de Célestopol, lui indiqua encore l'automate.

– Ah, très bien. Merci.

Anton était sur le point de s'engager dans l'escalier quand l'humain artificiel leva une main aux articulations trop raides.

– Un instant, monsieur ! Nous avons reçu un télégramme pour vous.

Anton le remercia et prit le bout de papier jaune plié en quatre avant de monter jusqu'à sa chambre. À l'intérieur, il rangea soigneusement sa malle au pied de son lit et jeta sa sacoche entre deux oreillers. Son regard fut un instant attiré par les deux couvre-oreilles pendus au mur servant à écouter l'opéra en direct sans quitter la pension, mais il avait eu assez de distractions pour le moment.

Son reflet lui lança un sourire hésitant dans le miroir.

Le télégramme était bien sûr signé de Svetlana et se montrait étonnamment froid. Le journal espérait qu'il était arrivé à bon port et surtout lui rappelait de faire bien attention à ne pas se laisser séduire par les rumeurs.

Anton secoua la tête et préféra défaire ses bagages que de songer à sa rédactrice en chef et à ses attentes. Sa rencontre avec Tuppence et son arrivée en ville lui avaient évité de réfléchir plus avant à une tâche qui avait pris un tour bien différent pendant son trajet même.

Il se pencha sur sa malle et quelques secondes plus tard il en sortit son bien le plus précieux : sa machine à écrire portable, endormie dans un délicat lit de papier. C'était un modèle extravagant du suédois Halda, qui lui avait coûté ses deux premiers mois de salaire et ne lui offrait aucun avantage particulier sur ses confrères. L'objet et l'objet seul avait su éveiller son intérêt.

Soulevant sa machine à deux mains, Anton la déposa délicatement sur le petit secrétaire qui lui servirait de bureau le temps de son séjour. Pressé de coucher ses premières impressions sur le papier, le jeune homme laissa sa malle ouverte, dévoilant ses affaires de rechange rapiécées et un nécessaire de toilette. Dans un coin, à l'abri des regards, quelques livres bien sûr. Des romans, pour l'essentiel. Il aimait les mots, leur patine, leur écriin. Tout l'attirait dans ces objets de papier qui lui racontaient mille histoires.

Anton lui-même aspirait à en écrire un jour, mais pour l'instant...

Pour l'instant, il devait se rendre à l'évidence : il n'était qu'un petit reporter qu'on avait envoyé en mission sur la Lune, lui qui n'était jamais sorti de la capitale. Installé devant la fenêtre, le jeune homme se perdit dans la contemplation des faubourgs de cette cité de miracles et de mirages. De l'autre côté du canal rempli d'une brume dorée, se dressaient le palais du duc et, encore plus loin, l'embarcadère, d'où décollaient, avant de s'élancer pour un tour de la Lune, les navires participant à la Coupe de l'Empereur.

Là, dehors, beaucoup plus près de lui, s'affairaient hommes et automates, chacun exécutant les tâches que l'on attendait d'eux, tête baissée sous un ciel d'encre que les lumières de la ville ne parvenaient pas à entamer le moins du monde.

S'arrachant à ce spectacle encombré de réflexions, Anton prit une feuille de papier, la glissa dans le chariot et se mit à taper de ses doigts rompus à l'exercice.

LE GRAND FINAL
DE LA COUPE DE L'EMPEREUR!

L'agitation règne à Célestopol alors que Le Neptune, le navire du duc de la ville, vient de subir une troisième défaite consécutive lors de la grande finale de cette prestigieuse compétition.

Après s'être débarrassés en demi-finale du représentant de la République de Californie, L'Ours Noir, Le Neptune et son équipage d'automates étaient censés balayer le vaisseau engagé par le Kaiser Guillaume, L'Asmodée. Et d'ailleurs, la première régata autour de l'astre sélène le vit remporter la mise sans aucune contestation. Mais depuis, son adversaire a refait son retard et plus encore.

Tous les yeux de Célestopol et d'ailleurs sont donc tournés sur la prochaine course qui pourrait déjà se révéler décisive, puisque la finale se joue au meilleur des sept manches. Une seule victoire suffit à L'Asmodée pour l'emporter alors que nous en sommes seulement à la cinquième régata sur sept possibles.

Anton se redressa sur sa chaise avant de se relire, satisfait. C'était un bon résumé. Jusqu'à la régata précédente, le public se contentait de regarder cette compétition de loin, dans tous les sens du terme. Mais cette troisième défaite, survenue alors qu'Anton quittait la Terre, avait changé la donne. Impossible de verrouiller entièrement la communication autour de la Coupe quand d'autres nations se retrouvaient engagées. Le bruit avait même couru que le Kaiser en personne pourrait se rendre sur Célestopol en cas de victoire, même si Anton en doutait fortement : le vieux Guillaume avait déjà largement de

quoi faire avec sa guerre ouverte contre la Nouvelle-France. Ce qui était nettement plus sûr, c'est que la tsarine n'apprécierait sans doute pas une défaite, surtout aussi humiliante, du représentant russe.

Fort de son avancée technologique incroyable soutenue par l'impératrice, l'équipage de Célestopol était tenant du titre depuis cinq éditions, *Le Neptune* assommant ses adversaires, qu'ils soient anglais, américains ou venus du pays du Soleil-Levant. Il se murmurait aussi que les relations entre la tsarine et le duc s'étaient récemment à nouveau dégradées. Autant dire qu'une déroute publique ne risquait pas de les réchauffer.

Avant de quitter le cosmodrome, Anton avait récupéré l'édition du jour du *Réveille-Matin*, l'un des deux journaux de la cité. Sans surprise, si la défaite n'était pas occultée, la Coupe de l'Empereur n'occupait plus la première page. Tout aussi peu surprenant, les quotidiens de la capitale ne prenaient pas autant de précautions et avaient d'ores et déjà commencé à tirer à boulets rouges sur le duc, accusé d'être responsable de la défaite, comme s'il avait lui-même tenu la barre. Anton n'avait pas encore pu le vérifier, mais Nikolai avait selon certains quitté prématurément la tribune officielle lors de cette quatrième régates.

Le reporter était censé couvrir l'événement mais surtout célébrer la victoire de son vaisseau, celle de tout un peuple. Depuis qu'il avait appris la nouvelle, il avait senti sa nervosité monter, bien cachée derrière sa fascination pour la cité. Le duc n'oserait jamais congédier ou emprisonner des membres de la presse, mais tout de même... La fièvre était palpable dans les rues. Et il restait encore trois jours avant cette cinquième régates qui pouvait décider du sort de la compétition tout entière...

Anton se frotta les mains pour se délier les doigts avant de se pencher de nouveau sur les touches de sa machine. Main-

tenant qu'il avait établi l'état des lieux de la course, il allait devoir entrer dans le détail, avant de ressortir en direction de l'embarcadère... Cet article n'était qu'un avant-goût. Svetlana comptait sur lui pour lui en envoyer un par jour jusqu'à la prochaine régata, mais ses consignes risquaient bien de changer.

S'il n'était membre d'aucun équipage, Anton sentait que sa course contre la montre avait déjà débuté.



Tuppence ne pouvait s'empêcher de taper du pied.

Quand on l'avait engagée, la jeune femme n'aurait jamais imaginé se retrouver dans un hangar lugubre et encore moins rencontrer le duc de Célestopol en personne, pour ce qui lui avait semblé être une affaire bien peu intéressante. Mais la Coupe de l'Empereur n'était pas qu'une compétition sportive. Elle en avait eu la confirmation quand un étrange duo composé d'une femme et d'un ours l'avait menée jusqu'ici : c'était surtout une question de prestige et de pouvoir.

Tout en faisant tourbillonner son ombrelle, elle arpentait une passerelle d'où l'on pouvait admirer les courbes gracieuses et le fuselage majestueux du *Neptune*, qui affichait près de cinquante mètres de long pour six mètres à son bau. Ses deux voiles repliées comme des éventails le long de sa coque étaient censées tirer une partie de leur force de la lumière du soleil.

La jeune femme décida de consulter une fois de plus ses notes, mais une voix dans son dos la fit sursauter malgré elle.

– Faites attention avec cette ombrelle, vous pourriez éborgner quelqu'un.

Agacée, Tuppence se retourna brusquement.

– Mêlez-vous de vos...

Elle s'était attendue à découvrir un ouvrier ou un garde, irrité par la présence d'une femme dans le hangar. Mais le duc Nikolaï en personne lui faisait face.

Tuppence ne l'aurait jamais imaginé ainsi. D'une part, il ne semblait pas du tout fatigué ou irascible. Mais surtout, il avait bien plus fière allure que dans ses portraits connus. Quel âge pouvait-il avoir ? En tout cas, on ne lui donnait pas plus de trente-cinq ans et ses cheveux blonds ramenés en arrière formaient un toupet sur le sommet de son crâne. Ses yeux bleus perçants semblaient en revanche la regarder sans la voir, comme à travers elle. Il affichait un nez busqué, qui n'entamait en rien la chaleur de son sourire. Vêtu de blanc, il portait une canne et des bagues à chaque doigt.

– Je ne voulais pas vous surprendre, dit-il.

N'appréciant guère de se retrouver prise de court, Tuppence exécuta une vague révérence et entra dans le vif du sujet.

– Ce n'est rien, Votre Seigneurie. Au sujet de notre affaire... votre secrétaire vous l'a sûrement déjà dit, mais je n'ai rien trouvé de concret.

– Oui, il m'en a informé... mais je voulais l'entendre de votre bouche.

La jeune femme frémit. Le duc souriait toujours, mais son ton était devenu beaucoup plus froid, son regard plus sévère.

– Eh bien... Je ne vois pas quoi ajouter. J'ai examiné les transmissions que vous avez... interceptées entre l'équipe de *L'Asmodée* et le Kaiser, mais s'il y avait bien un code à percer – et en ça, vous aviez vu juste –, les messages cachés sont en fait totalement banals. Mon hypothèse est que l'équipage savait que de toute façon, ses communications avec la Terre allaient être découvertes et il a voulu vous entraîner sur une fausse piste. Mais les messages en eux-mêmes – vous les avez sans doute lus depuis – ne dissimulaient aucun secret. En tout cas, rien que vous puissiez exploiter durant la régata, à mon humble avis.

Tuppence poussa un long soupir. Elle avait parlé d'une traite, sous le regard implacable du duc, à présent concen-

tré sur elle comme un faucon ayant enfin choisi une proie parmi d'autres.

– Je vois, dit-il en posant les deux mains sur la rambarde de la passerelle, se tournant finalement vers son navire amiral. Dans ce cas, mademoiselle, je suis vraiment désolé de vous avoir fait déplacer d'aussi loin, pour rien. Mais comprenez qu'avec une affaire aussi délicate, il n'était pas question de vous transmettre les messages que nous avons obtenus sur Terre. Si cela s'était ébruité...

– Je comprends, Votre Seigneurie, répondit Tuppence, toujours nerveuse. J'aurais aimé faire plus, croyez-moi.

Le duc l'interrompit en agitant la main, mais sans lui adresser le moindre regard cette fois.

– Allons, je sais maintenant que vous avez fait de votre mieux. Je l'ai lu en vous. Laissez-moi plutôt vous inviter à assister à la prochaine régata !

Il se tourna vers elle.

– Elle promet d'être passionnante, vous pouvez me croire, ajouta-t-il avec un immense sourire. Et je vous dois bien ça.

Pour une fois, les rouages de l'esprit de Tuppence se grippèrent. La présence du duc était inquiétante, mais aussi... grisante. La jeune femme avait du mal à saisir cette contradiction.

Ce qui n'était pas pour lui déplaire.



Deux jours avaient suffi à Anton pour se rendre compte que Célestopol n'était pas une entité unique, mais une infinité de cités. La vie des ouvriers n'était bien sûr pas la même que celle des habitants les plus riches, mais n'était pas non plus celle de ceux qui passaient le plus clair de leur temps à l'extérieur du dôme de verre, sur le barrage ou à prospecter pour découvrir toujours plus de sélénium. Tout comme elle

n'était pas la même que la sienne, en tant qu'habitant de la Terre, ou même, pourquoi pas, celle des automates ?

Bien loin des grands espaces qu'il affectionnait, incapable de savoir désormais sous quel angle présenter ses articles, Anton avait décidé d'aller se promener sous la voûte en berceau des immenses verrières du Grand Palais de Célestopol.

C'était entre ses murs que *L'Asmodée* et *Le Neptune* se faisaient face à moins de cent mètres l'un de l'autre. Le public pouvait les admirer depuis l'allée centrale ou bien, pour celles et ceux qui étaient prêts à payer un supplément, montés sur une estrade leur permettant de les observer de plus près.

En approchant lentement, à la merci du bon vouloir du trottoir électrique qu'il avait choisi d'emprunter, le jeune homme avait repéré une tenue gris souris qu'il avait décidé ment bien du mal à oublier. Tuppence. Anton hésita. Devait-il se frayer un chemin parmi les gens devant lui pour la retrouver ? Il n'était pas venu pour elle et on n'empruntait pas un trottoir électrique pour doubler les autres passants. Le journaliste secoua la tête. Soudain, le trottoir s'arrêta à quelques mètres de l'arche d'entrée du Grand Palais et la foule se dispersa, lui épargnant toute prise de décision.

– Vous saviez que Célestopol pourrait accueillir la prochaine Exposition universelle ? lança-t-il, engageant la conversation de but en blanc. Le duc compte multiplier les grands travaux dans les années à venir.

– Voilà qui ne m'étonne guère, répondit la jeune femme, visiblement peu surprise de tomber sur Anton, ou plutôt comme toujours à l'aise avec les apparences. La ville s'est transformée en vingt ans, répondit-elle distraitement.

– Logique quand on voit tout ça, répondit Anton en désignant d'un grand geste de la main les deux vaisseaux.

Toujours aussi absente, Tuppence ne releva pas.

– Approchons-nous ! fit-elle en le prenant par le bras, mais sans jamais croiser son regard.

La foule les poussa bon gré mal gré vers *L'Asmodée*. Tuppence ralentit sciemment le pas à la vue du gigantesque vaisseau, bien différent du *Neptune*. Là où le navire de Célestopol était élançé, le vaisseau allemand évoquait une chaudière géante, un hérissón de métal couvert de tuyaux sifflants. Pas de baie vitrée, pas de point d'observation, tout juste quelques hublots grillagés, plus petits encore que ceux des traversiers-obus.

Anton se retourna face à ce brusque mouvement de foule. Les gens avaient été en fait contraints de s'écarter car la délégation du Kaiser avait fait son entrée, sous les regards curieux ou admiratifs des badauds. En trois jours, c'était la première fois que le journaliste avait l'occasion de l'observer de si près! Hésitant, il se tourna vers Tuppence, dont le regard était rivé sur une femme et un ours – oui, un ours – au pied de l'estrade du *Neptune*.

– Enfin, quelque chose ne va pas, mademoiselle? demanda Anton, tout en jetant de fréquents coups d'œil à la délégation allemande.

– Pourquoi? Non, je... – Tuppence secoua la tête. Écoutez, Anton, je suis certaine que vous avez mieux à faire, se reprit-elle en remarquant enfin l'équipage de *L'Asmodée*.

Un équipage entièrement féminin, qui tranchait avec celui du *Neptune*, uniquement composé d'automates.

– Ce n'est pas du tout ce que vous croyez, se sentit-il soudain obligé de préciser. Certes, je ne suis pas venu ici juste pour admirer ces deux magnifiques vaisseaux. J'essaie toujours d'en savoir plus sur *L'Asmodée*, ses remontées successives pour se hisser en finale...

Tuppence agita la main.

– Oh, pas besoin de me citer le chapeau de vos articles, cette compétition m'ennuie à mourir.

La jeune femme fuyait toujours son regard, ou plutôt, ne cessait d'observer du coin de l'œil les deux étrangers. De toute évidence, tous trois se connaissaient.

Même si la jeune femme ne lui adressa aucun signe lui indiquant de la suivre, Anton lui emboîta le pas, indécis. Il ne parvenait pas à la considérer d'un œil externe, comme un simple sujet d'article par exemple. La séduire lui avait traversé l'esprit dès leur rencontre et il avait misé sur sa naïveté de façade, comme souvent. Mais Tuppence n'était pas comme les autres femmes qu'il avait déjà attirées dans son lit sous ses airs candides. Pas comme Svetlana en tout cas.

Fendant la foule, la cryptographe s'arrêta à trois mètres de l'étrange couple qui lui avait fait signe. Anton s'efforça de ne pas ouvrir de grands yeux ronds, mais une étrange excitation le gagna soudain. Pas de doute, c'étaient bien eux, en chair et en os : sur Terre, tout le monde connaissait Arnrún et Wojtek, deux mercenaires dont les exploits avaient pris une tournure légendaire depuis que Wojtek était devenu... un ours. Du moins, c'était ce que racontaient les histoires à son sujet. Anton était persuadé que si Wojtek existait bel et bien, il s'agissait simplement d'un plantigrade particulièrement bien dressé. C'était sans doute encore l'une des rumeurs qu'avait lancées le duc Nikolaï lui-même pour entretenir sa propre légende ! Qui aurait voulu sauver un homme pour transférer sa conscience dans le corps même de la bête qui l'avait blessé à mort ?

Et Anton y croyait encore, même en contemplant les tuyaux censés sortir du dos de l'animal ou l'étrange collier qu'il portait autour de son cou. Mais ses convictions s'écroulèrent bien vite quand l'ours se redressa sur ses pattes arrière avant de prendre la parole.

– Miss, pourriez-vous demander à votre ami de cesser de me dévisager de la sorte ? fit une voix nasillarde mais profonde. Ce serait fort aimable de sa part.

– Désolé, je ne voulais pas me montrer impoli, bredouilla Anton.

Instinctivement, son regard vint se poser sur la jeune femme

blonde et menue debout à côté de l'ours. Arnrún. On disait qu'elle venait d'Islande. Elle portait une veste en cuir et un colt à la ceinture. Son visage rond et sa peau lisse dissimulaient peut-être quelques années, mais elle ne semblait pas avoir plus de trente ans.

Si ses traits étaient affables, son regard resta dur quand elle prit la parole à son tour. Sans se soucier toutefois d'Anton. Seule Tuppence l'intéressait, de toute évidence.

– Mademoiselle, notre ami commun vous attend.

– Déjà ? fit Tuppence, d'une voix étrangement incertaine à l'oreille du jeune journaliste.

La mercenaire haussa les épaules avant de croiser les bras.

– À vous de voir avec lui, ma belle. Nous ne sommes que les messagers.

Wojtek émit un grognement qui fit instinctivement reculer Tuppence et Anton.

– Ne dis pas ça comme ça, Arnrún.

– Mais c'est la vérité, nous sommes de simples exécutants. Bon, miss, venez avec nous, nous allons vous escorter – le regard de la mercenaire s'attarda pour la première fois sur le journaliste. Il ne faudrait pas qu'il vous arrive quelque chose.

– Très bien. On dirait que je suis de trop – Anton s'inclina tant bien que mal au milieu de la foule en rangs serrés. Je vous souhaite malgré tout une belle fin de séjour, mademoiselle. Et mes respects à votre ami le duc.

Anton avait cru terminer sur un bon mot, un simple trait d'esprit acerbe avant de se retirer, mais le visage d'Arnrún se durcit et Tuppence pâlit. La mention du duc n'était de toute évidence pas anodine. L'avait-elle vraiment rencontré ? L'avait-il menacée ? Les questions se bousculaient déjà dans l'esprit du journaliste, qui se reprit bien vite. Encore une fois, il n'était pas là à Célestopol pour jouer les chevaliers servants. Cette époque était révolue depuis bien longtemps.

Un nouveau mouvement de foule les sépara pour de bon.

Anton voulut tout de même adresser un dernier regard à la jeune femme, mais elle était déjà loin.

Et l'équipage de *L'Asmodée* se trouvait maintenant à sa hauteur. Onze femmes, menées par une capitaine appartenant elle aussi au beau sexe. À vrai dire, c'était elle qui attirait tous les regards. Hon-cho Lo venait sans aucun doute du lointain Orient et on la disait même pirate. Pourquoi le Kaiser était-il allé jusqu'à l'engager à la tête de son vaisseau, difficile à dire. En général, le poste de capitaine était honorifique, mais pas pour le Kaiser. Les autres envoyés de la délégation, ceux qui ne montaient pas à bord les jours de régates, ne laissaient personne approcher celles que l'on avait bien vite surnommées les Amazones. Hon-cho Lo elle-même ne parlait ni russe, ni anglais, ni français. Quant à l'équipage sous ses ordres, avec leurs gilets de cuir noir, leurs coiffes en feutrine et leurs lunettes teintées... Anton les étudia, les yeux plissés, mais il était incapable de se concentrer. Ses derniers échanges amers avec Tuppence résonnaient encore sous son crâne.



Quelques heures plus tard, Anton arriva en vue de la pension Kirov, tête basse.

Le probable échec de ses reportages avait supplanté le souvenir de la jeune femme. On l'avait envoyé couvrir la Coupe de l'Empereur, pas dévoiler les secrets de la cour des miracles de cette cité lunaire. De toute façon, un tel article n'aurait sans doute pas pu quitter Célestopol, ou bien sa rédactrice en chef lui aurait ensuite expliqué qu'elle ne pouvait pas le publier. C'était une chose de reprocher au duc une régates perdue, mais les dissensions entre la capitale et sa province lunaire devaient en rester aux apparences. Il était donc hors de question pour lui, comme pour n'importe quel autre chroniqueur, de faire autre chose que vanter les merveilles de la

cité. Célestopol était plus importante que Nikolai, quand bien même il en avait fait son jouet.

Quelle ne fut donc sa surprise de découvrir une invitation à son nom pour une réception donnée par le duc le lendemain soir, la veille de la prochaine régata! En lisant le petit mot qui l'accompagnait, Anton comprit que Tuppence en était à l'origine. La jeune femme admettait l'avoir congédié de façon un peu cavalière et voulait se faire pardonner. Qui sait? Il ferait peut-être des rencontres intéressantes, dans d'autres sphères que celles qu'il avait pu explorer jusqu'ici.

Le lendemain, la déception d'Anton n'en fut que plus grande.

Au bout de trois longues heures, il n'avait pu approcher une seule seconde Tuppence, assise à la table du duc, en compagnie de l'équipage de *L'Asmodée*, qui venait de remporter la dernière régata d'entraînement, rendant le banquet d'autant plus pesant. Et quand il avait plaisanté devant les autres invités de sa table en disant espérer que le duc n'empoisonne pas les jeunes femmes, personne n'avait ri, ou même souri. Pourtant, tout le monde se demandait quel pouvait bien être leur secret! Et tout le monde semblait paralysé à l'idée de rechercher la vérité, dans ce domaine comme ailleurs.

Au fil du repas, le jeune homme avait pris conscience de se tourner fréquemment vers la table du duc, qui dominait toutes les autres depuis son estrade. Il crut même voir Nikolai échanger quelques regards avec Tuppence, assise à quatre fauteuils sur sa droite. Anton avait dû se rendre à l'évidence. Il avait pu distraire un temps la jeune femme et elle ne l'avait pas oublié, mais il n'était qu'un contact comme elle devait en avoir des dizaines, pour ne pas dire des centaines, dans son carnet d'adresses de femme moderne et indépendante. Et à côté du duc, fatalement, Anton ne pesait pas lourd. Ce n'était pas à son bras qu'elle allait danser.

Elle n'y avait même jamais songé.

Il aurait dû s'arrêter à ce constat plus logique qu'amer et se concentrer sur la véritable raison de sa présence parmi les invités du banquet, mais une fois encore, Tuppence, malgré elle, le détournait de la réalité et de ses évidences. Le jeune journaliste s'était cru naïf, mais il était peut-être plus cynique qu'il ne l'aurait imaginé. N'avait-il pas fui du regard les paradoxes de Célestopol, avant même son arrivée en ville ? Les conditions de vie de ceux qui étaient pourtant ses pairs ? Anton avait préféré se laisser distraire par une rencontre née du hasard, tout comme il avait renoncé à la vérité pour couvrir une compétition absurde et surannée !

Au fil de la réception, il avait surtout commencé à boire de plus en plus, écœuré par la succession de plats qui repartaient pour la plupart à peine touchés. Était-ce parce que le service était assuré là encore par des automates ? Peu importe. De toute façon, un tel article n'aurait intéressé personne. Entre deux desserts, alors qu'un quatuor à cordes s'installait sur l'estrade, Anton s'éclipsa discrètement, non sans emporter avec lui la dernière bouteille posée sur la table. Il étouffait. Célestopol comptait certainement des tavernes mal famées où il serait libre de boire en paix.



Saoul, il avait contemplé le canal Sainte-Catherine une bonne demi-heure. Comme pour mieux le désorienter, la brume de sélénium semblait désormais incandescente, l'obligeant à fermer les yeux. Un haut-le-cœur lui souleva la poitrine. Pour un peu, il aurait pu se laisser glisser en avant et disparaître dans les tourbillons dorés.

Mais Anton avait décidé de reprendre le chemin du Grand Palais. S'il lui était impossible d'explorer les vérités de la cité et de son duc, il lui restait toujours le Kaiser ! Le jeune homme s'était donc mis en tête de franchir les barrières de

sécurité le séparant de *L'Asmodée* pour tenter de monter à bord et percer ses mystères.

Anton ne vit pas le coup venir.

Il pivota d'un pas chancelant et fut immédiatement cueilli par un coup de poing à la tempe.

Le jeune homme s'effondra sur un genou. Les yeux dans le vague, pris de vertiges, il tenta tant bien que mal de riposter, mais ses assaillants, sans jamais cesser de rire, se révélèrent trop rapides, trop nombreux, silhouettes vacillantes à la lueur des veilleuses du vaisseau, acteurs anonymes de sa chute.

Un dernier coup l'envoya sur les pavés. Plié en deux, Anton se mit à tousser. Il avait cru échapper aux gardes protégeant l'appareil du Kaiser, mais ceux-ci s'étaient faits discrets pour mieux lui tomber dessus. Un instant, il avait cru qu'on s'en prenait à lui à cause de sa profession, mais il n'était qu'un idiot anonyme. Les gardes s'étaient amusés avec lui comme ils l'auraient fait avec n'importe quel badaud imprudent.

Anton voulut se redresser quand il entendit encore du bruit. Des pas. Des murmures feutrés. Des gloussements, puis des grognements revêches. Quelqu'un venait de prendre la parole et de congédier les trois cerbères. Le jeune journaliste eut seulement le temps de noter qu'il s'agissait d'une voix de femme. La douleur lui vrilla les tympans et il s'évanouit aussitôt.

– Toi, tu aurais bien besoin d'un verre, mon lapin.



Les paupières lourdes, le front barré d'une terrible migraine, Anton cligna des yeux. Autour de lui, tout était sombre, teinté d'un éclat blafard. Des grincements geignards lui vrillaient les oreilles et il manqua s'évanouir de nouveau. Serrant les dents, il se redressa à demi et se rendit compte qu'il était allongé sur une étroite couchette. Au plafond, une lampe

se balançait mollement. Enfin, il distingua une silhouette à moins de deux mètres devant lui, debout au centre de ce qui ressemblait à une cabine de bathyscaphe, loin de tout confort moderne. Une jeune femme, entièrement nue, contemplait une carte de la Lune suspendue à la paroi d'acier faisant office de mur. Elle alluma une chandelle et sa lumière diaphane baigna bien vite ses courbes de miel.

Percevant l'agitation du jeune homme, elle se retourna et Anton ne put réprimer une exclamation étonnée.

– Hon-cho Lo!

Les deux mains sur les hanches, son ventre dessiné se soulevant comme celui d'un tigre repu, la pirate chinoise sourit.

– Aurais-tu déjà tout oublié, Anton? lui lança-t-elle dans un anglais parfait.

– Quoi donc?

– Notre petite nuit, répondit-elle, toujours sans chercher le moins du monde à se couvrir, mais attrapant à pleines mains son abondante crinière encore luisante de sueur pour s'en faire un chignon. J'en avais assez de jouer la comédie alors je suis sortie en douce, sans le reste de l'équipage – elle poussa un soupir sonore tout en passant une clef autour de son cou. À mon retour, que vois-je? Les gros bras du Kaiser prêts à finir le travail. J'avais envie de m'amuser, alors je les ai arrêtés. Tu m'as raconté ton beau voyage entre deux verres et moi, le mien... Tu ne peux pas savoir comment j'en avais assez de me cacher! Moi, une terrible pirate venue du lointain Orient, incapable de communiquer dans le monde civilisé, alors que je parle mandarin, anglais et allemand!

Elle fronça les sourcils.

– Vraiment, tu as oublié?

– Où... Où suis-je?

La jeune femme sourit.

– Là où tu voulais aller justement, dans les entrailles de *L'Asmodée*.

Hon-cho Lo, qui s'appelait en réalité Yulang, lui rappela alors comment, par jeu tout comme par envie de défier elle aussi cette autorité qui lui pesait tant, elle avait décidé de le ramener à bord. Ils avaient finalement fait l'amour dans cette même cabine après avoir vidé une demi-bouteille de Kräuterlikör infâme.

– Mais si on découvre ma présence ? Je suis citoyen russe, je n'ai aucune raison d'être là.

Yulang ricana.

– N'es-tu pas avant tout journaliste ? Les secrets du Kaiser ne t'intéressent-ils pas ?

– Mais...

Elle avait raison. Il ne pouvait plus tergiverser.

– De toute façon, personne ne te croirait, conclut-elle, avant d'agiter une main au-dessus de sa tête, touchant facilement le plafond sans avoir besoin de tendre le bras. C'est pour ça que je voulais te montrer tout ça. Tu pensais que le duc de Célestopol aimait l'esbroufe ? Mais ce n'est rien face au Kaiser. L'architecture de cet appareil, son équipage de femmes muettes, mon rôle de capitaine... Nous ne sommes pour rien dans ces victoires ! De jolis pantins aux costumes de prix, si tu veux. Tout ça n'était que diversion, comme dans un spectacle de magie. Détourner l'attention de ce qui compte vraiment, à tout prix, vois-tu. Une fois que le rideau se lève, il est déjà trop tard pour vous autres spectateurs, mon pauvre.

Entre incompréhension et excitation, Anton s'était levé à son tour, se rhabillant tant bien que mal, honteux et meurtri. Il tenait peut-être enfin la vérité, celle qu'il avait poursuivie sans le savoir depuis son arrivée ici. Mais pour obtenir la vérité...

– Dis-moi votre secret.

Yulang sourit en ramassant sa culotte de peau, qu'elle enfilait nonchalamment, sans quitter le jeune homme des yeux. Elle lui lança soudain quelque chose et Anton tendit instinctivement la main. Deux pièces d'un penny.

– Tiens, mon père m’avait rapporté quelques pièces d’un voyage à Londres. C’est ça d’être la fille du plus grand bras-seur du protectorat allemand en Chine. Tu n’arrêtais pas de gémir ça cette nuit.

Two pence... Tuppence.

Anton serra les dents.

– Si tu voulais bien répondre à ma question...

Elle ajouta quelque chose, mais ses mots furent soudain couverts par un vrombissement sourd remontant des profondeurs de l’appareil avant de se propager à toute la carlingue. Des cris retentirent dans la coursive la plus proche, suivis de bruits de pas aux échos métalliques.

– Vite dans ce cas.

Anton eut l’impression de dégriser en quelques instants.

Le jeune homme entrouvrit la porte de la cabine et jeta un coup d’œil dans la coursive. Plus personne. Mais l’agitation restait toujours de mise, dans une atmosphère presque électrique. Il manqua crier quand il entendit tout à coup une voix assourdie, venue de l’extérieur.

– Mesdames et messieurs, nous voici réunis ce matin pour le cinquième duel de la Coupe de l’Empereur ! Une course qui opposera *L’Asmodée* au *Neptune* ! Les règles sont simples ! Le premier des deux vaisseaux à faire un tour complet de la Lune en passant par cinq points de passage obligatoires l’emporte !

Cette fois, il était vraiment trop tard pour reculer.

Se gaussant apparemment de ses tourments intérieurs, la jeune Chinoise se pencha à l’oreille d’Anton.

– Je n’ai aucun lien véritable avec l’Allemagne, tu sais, chuchota-t-elle d’un ton radouci. Je me fiche de qui gagnera cette maudite coupe. On me renverra à Qingdao dans tous les cas.



Encore hébété par cette folle nuit, le jeune homme s'élança dans les coursives dépouillées de *L'Asmodée*. Rien à voir avec un luxueux véhicule de transport. Ici, tout n'était que plaques de tôle et boulons rivetés par milliers. Ses pieds nus lui faisaient mal, mais il n'en avait cure, craignant à tout instant de tomber sur l'un des membres de l'équipage du vaisseau.

Tout à coup, l'engin tout entier se mit à trembler alors qu'Anton s'apprêtait à prendre un escalier en colimaçon. Il manqua perdre l'équilibre. Dans un brouhaha indescriptible, il perçut les échos de la voix du scoliaste, relayés par des haut-parleurs rivalisant avec les moteurs de l'appareil.

– Que la régata commence !

Anton ne put s'empêcher de tendre le cou vers le hublot le plus proche. L'embarcadère s'éloignait déjà, alors que *Le Neptune* était en train de doubler *L'Asmodée* à neuf heures, déployant ses ailes translucides. Machinalement, il se souvint que la première balise était positionnée au sommet du Mons Huygens, dans la chaîne de montagnes toute proche des Apennins.

– Nous y sommes, fit Yulang.

La salle des machines.

À première vue, celle-ci ne contenait rien d'extraordinaire, même si Anton n'était pas un spécialiste de mécanique ou de chevaux-vapeur. Mais un vieil homme recroquevillé sur lui-même attira bien vite son attention. Il tenait entre ses doigts crochus un petit objet de forme pyramidale, dont les formes épurées contrastaient avec la vision des énormes turbines vrombissantes, monstres d'acier. Surtout, il était allongé sur une simple paille et une chaîne mangée de rouille le retenait au mur par la cheville.

– Qui est-ce ? chuchota Anton.

– Je te présente Hermann Minkowski, répondit la jeune femme, sans ménager ses effets.

Anton plissa le front. L'alcool, les coups, l'amertume... Tout cela l'empêchait de réfléchir correctement et ses pensées désordonnées se dérobaient en ricanant sous son crâne toujours endolori. Le goût de la sueur de Yulang sur sa langue était beaucoup trop piquant et lui rappelait comment il avait une fois de plus gaspillé un temps précieux.

– Le chercheur? finit-il par dire.

– Lui-même. Suite à ses travaux sur l'espace-temps, le Kaiser l'a engagé, en lui accordant carte blanche et budget illimité. Et voilà le résultat, ajouta-t-elle en désignant de la main l'objet qui était la source de toutes les attentions du scientifique.

À l'intérieur de l'artefact, de silencieux arcs électriques étaient apparus, tourbillonnant comme de l'eau dans un siphon.

– Mais qu'est-ce que c'est?

– Demande-lui. Moi, je ne suis que sa geôlière, ricana Yulang en désignant la clef qu'elle portait.

Retournant sur la passerelle la plus proche pour se pencher contre un hublot, Anton constata que *Le Neptune* semblait avoir une bonne lieue d'avance, silhouette à peine visible se détachant au-dessus des montagnes.

– Il est impossible à rattraper. Je ne sais pas ce que vous avez fait, mais...

– Impossible?

Pour la première fois conscient de leur présence, le vieil homme releva soudain la tête, la mine sévère.

– Rien n'est impossible, monsieur! Prenez cet Albert Einstein, cracha-t-il. L'un de mes étudiants. Jamais je n'aurais cru que ce bon à rien... – il grinça des dents. Ni lui, ni personne ne devrait me faire de l'ombre!

Les questions se bouscullaient sous le crâne d'Anton, mais une seule comptait vraiment.

– Dites-moi comment vous faites pour prendre de vitesse

Le Neptune! Dites-moi comment vous avez pu remporter les trois dernières régates!

Le vieil homme lui répondit d'un ton bien plus calme.

– Mais nous ne prenons pas de vitesse, monsieur. Voilà une notion tout à fait relative. Et en voici une autre... Le temps. Nous voyageons dans le temps pour nous retrouver instantanément dix, vingt, cinquante lieues plus tard. Assez pour que ce navire conserve son avance jusqu'à la fin. Vous n'imaginez pas la précision des calculs en jeu pour exécuter une telle prouesse!

Anton resta bouche bée. Sentant ses vertiges le reprendre, il dut poser une main sur la rambarde toute proche.

– Vous n'êtes pas sérieux! réussit-il à articuler sous le regard impénétrable de Yulang. Vous auriez réussi à créer une invention pareille et le Kaiser s'en servirait pour quelque chose d'aussi futile que ces régates! Alors que son peuple meurt de faim! Mais vous êtes tous fous!

– Allons, jeune homme, le Kaiser n'en sait rien! Pour lui, j'ai juste réussi à créer un moteur incroyablement puissant mais encore instable, à l'en croire. Comme s'il était apte à juger. Regardez où cela m'a mené! – le vieil homme ferma les yeux. Je suis au cœur de la plus incroyable des expériences de validation et on veut m'empêcher de triompher! On me retient prisonnier depuis des années. On a même fait croire à ma mort! Je n'existe plus...

Cette fois, Anton ne dit mot, les yeux écarquillés de stupeur. Le jeune homme était à bout de nerfs. Le scientifique oscillait entre déclarations sentencieuses et tirades fiévreuses frisant la folie.

– Non. Je ne vous crois pas. Je ne peux pas vous croire.

– Un peu de patience. Nous ne sommes pas encore passés côté face cachée, fit Minkowski, d'un ton ô combien pontifiant. C'est là que nous sommes invisibles pour tout radar.

– Je n'ai que faire de vos explications ou de cette course.

Le voyage d'Anton défila tout à coup devant ses yeux, tout ce qu'il avait découvert, accepté, enduré. Anton se retrouvait lui aussi dans une impasse. Il avait couru après un troupeau de chimères : un scoop pour lancer sa carrière, l'intérêt de Tuppence, les travers de la cité, dont tout le monde s'accommodait... Il étouffait. Cette cité l'étouffait. Mais il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même quant à la tournure de son séjour, un mauvais choix après l'autre. Il ne lui restait plus qu'une seule échappatoire.

– Ramenez-moi dans le passé, souffla-t-il. Vous aussi, c'est tout ce que vous désirez, non ?

Minkowski se figea et Yulang se tendit ostensiblement. Elle posa même une main sur le poignet du jeune homme.

– Anton, à quoi...

Mais le reporter avait déjà bondi sur elle pour lui arracher la clef qu'elle portait autour du cou. Il la repoussa violemment avant qu'elle ait l'occasion de réagir et se précipita vers Minkowski pour le libérer.

– À vous de jouer !

– Tu ne sais pas à quoi tu nous exposes ! s'écria Yulang. Cette machine n'est pas conçue pour ça ! Tu vas tous nous tuer !



Tuppence, penchée dans l'encadrement de la fenêtre, tira sur sa cigarette.

Depuis les hauteurs du palais, Célestopol était si belle, plongée dans un perpétuel crépuscule. Resplendissante et silencieuse, alors que la course battait son plein. Lentement, elle souffla la fumée, goûtant le goût âcre du tabac. Un nuage paresseux s'envola en direction des hauteurs du dôme, si proche et si lointain, et la jeune femme le suivit des yeux quelques instants.

– Si je puis me permettre, je préfère qu'on ne fume pas dans ma cité. L'oxygène doit être en permanence remplacé.

Tuppence ne se retourna pas et se contenta de sourire. Près de l'âtre froid, deux barzoïs blancs dormaient l'un contre l'autre en gémissant doucement, bercés par leurs songes.

– Tu ne comptes pas suivre la course? Ton absence va être remarquée. Et commentée.

Nikolaiï, torse nu, s'avança jusqu'à elle et posa ses mains sur ses épaules.

– Peu me chaut. Nous sommes hors du temps à Célestopol. On parlera bien vite de cette coupe au passé, quoi qu'il arrive.

Soudain, les Apennins s'embrasèrent dans un coup de tonnerre et une étoile filante chuta droit en direction du col entre ses deux sommets les plus élevés.

Tuppence frissonna, songeant un instant au journaliste qu'elle avait croisé plusieurs fois durant son séjour. Le triste sort du vaisseau qui venait de disparaître lui vaudrait sans doute encore un bel article.

Cet Anton était trop cynique à son goût, même selon ses propres critères. La jeune femme se retourna vers le duc et l'embrassa au coin des lèvres.